

Extrait de : *Les voies qui font sens. Autobiographie de Léonard A.*, 1999.

[...]. J'étais perdu, totalement perdu. J'avais l'impression que tout ce que je faisais ne menait à rien. C'était comme si à chacune de mes actions, le temps se figeait brutalement, et qu'il revenait en arrière. Indéfiniment. Profiter du présent ou du futur ? Jamais. Le temps – et l'espace peut-être ? – me contraignait, *ad vitam aeternam*, à demeurer dans le passé, à creuser mes vieilles blessures. Des blessures d'enfance, des blessures de guerre, de celles qui ne cicatrisent jamais entièrement et dont la douleur nous lancine toujours un peu, quoi qu'on fasse, quoi qu'on tente. À vrai dire, ces blessures étaient les seules choses à faire sens dans ma vie. Il n'y avait rien d'autre, dans ma vie, que l'errance solitaire, pesante, mortifère... comme un fardeau sur des épaules bien trop frêles, décharnées par la famine, par la quête d'une fin, là parce que le commencement ne venait pas, et que je désespérais qu'il arrivât un jour. Et puis, une nuit, mon temps s'est accéléré. D'abord faiblement, puis plus intensément. Ce soir-là, sous la lune incandescente, mon compagnon d'infortune s'incarnait sous la forme d'un roman – *Œdipe sur la route* – de Bauchau, un romancier, poète, dramaturge..., belge.

La quête de soi qu'Œdipe entreprend est un long voyage initiatique.

Œdipe, Œdipe... celui qui a tué son père, épousé Jocaste, sa mère, et eu quatre enfants d'elle dont Antigone. Antigone la farouche, le garçon manqué, la déterminée. Elle le suit hors de Thèbes tandis que, aveugle et accablé par la culpabilité, il part sur les terres de Grèce, de village en village, d'ennemis en amis, jusqu'à atteindre la clairvoyance de Soi. *Œdipe sur la route*... c'est loin d'être mythique, c'est même familier. Et c'est pourquoi sa lecture a transformé mon horizon. En réalité, je n'aurais jamais pensé que lire me mènerait à déroger à ma dramatique existence pour enfin vivre. Et pourtant.

Derrière le tyran qui a régné sur Thèbes, Œdipe, l'homme, se dévoile peu à peu dans toute son humanité. Sa perdition, il nous la livre morceau par morceau au rythme de ses rencontres, rencontres qui, à leur tour, nous – lui – racontent leur histoire. C'est le cas du bandit Clios. Digne d'un périple shakespearien, son récit m'a ébranlé, mais c'est toutefois et seulement à Œdipe que je dois de m'avoir touché jusqu'au plus profond de mon être ; sa force m'a conquis.

Œdipe marche et ne se retourne pas. Les yeux crevés, il n'a jamais aussi bien vu le cœur des gens, et le sien.

Ce sont tous mes tourments que je retrouve dans *Œdipe sur la route*. Ce sont mes questions, mes erreurs, mes peurs... mes violences, envers les autres et envers moi-même. Toute cette rage tassée, cachée, au fond de moi, elle est là, dramatisée et mise à nu, éclairée par la lumière faiblarde de minuit, déclamée dans un lyrisme entêtant et une prose délicate et fluide.

Et si d'*Œdipe sur la route* il ne faut retenir qu'une chose, ce serait que pour se retrouver, il faut d'abord se perdre ; il faut, avant tout, continuer d'avancer.

Car « le naufrage est sûr, [on est] déjà tout engourdi par les vagues glacées qui [nous] assaillent, mais en somme tant qu'on crie, on est vivant ». Alors peut-être qu'il n'y a pas de bon chemin, mais que le meilleur, c'est simplement celui qu'on accepte de prendre. Voici la leçon que je tire de ma lecture d'*Œdipe sur la route*, une leçon que je n'oublierai pas. [...].